

# LA RENAISSANCE ET LES PROVENÇAUX (XVI<sup>e</sup> siècle)

Source / *De Laudibus Provinciae*, Pierre Quiqueran de Beaujeu, Lambert Dodu, Paris, 1551 ( traduction adaptée par Véronique Autherman, historienne dans *Louée soit la Provence*, Pierre Quiqueran de Beaujeu, Editions ActesSud, 1999)

## UN TÉMOIGNAGE UNIQUE

La Renaissance en France commence avec les Guerres d'Italie (1515) sous François Ier (1494-1547) et prend fin avec la signature de l'Édit de Nantes (1598). Rares sont les ouvrages s'intéressant à la faune, la flore, aux mœurs et aux habitudes des Français, et, à plus forte raison, des Provençaux, avant 1550. Les travaux de Quiqueran, érudit passionné, ont été repris par le chroniqueur Michel de l'Hospital, qui écrivait pour Catherine de Médicis : ils permettent de franchir la porte du temps.

Les trois livres du *De laudibus provinciae* présentent en filigrane un jeune homme du XVI<sup>e</sup> siècle avec ses enthousiasmes et ses espoirs, ses coups de cœur et ses colères, ses croyances et ses doutes.

Il évoque les *contrées nouvelles* qui le fascinent (il est né seulement 30 ans après la découverte de l'Amérique) des régions opulentes, au climat doux et agréable...un monde nouveau encore mythique, à explorer et découvrir.

(Note : c'est 300 ans plus tard, de 1810 à 1850, que Jean-Jacques Audubon va explorer le nouveau continent et laisser une œuvre de naturaliste magistrale qui en fait le deuxième Français le plus connu aux Etats-Unis après Lafayette... voir <http://www.audubon.fr/>)

Quiqueran est profondément humaniste dans le sens qu'il croit en l'homme et en sa capacité de progrès. Certes il respecte les forces de la nature, il cherche à en trouver l'origine et les causes.

Mais la réflexion n'empêche pas la foi, il croit à la providence et à la toute-puissance de Dieu en qui il reconnaît un parfait architecte, dont on ne peut saisir tous les desseins.

A bout d'arguments, il confesse son humilité devant les mystères de la création.

Reste un Provençal vivant en harmonie son identité méridionale et son appartenance à la nation franque, dans un monde savant qui n'a déjà plus de frontières : son amour inconditionnel pour sa « petite patrie » est émouvant et communicatif... p.23-25

## L'AUTEUR / PREMIER ÉVÊQUE NOMMÉ PAR FRANÇOIS 1<sup>ER</sup>

Pierre Quiqueran de Beaujeu, jeune noble humaniste du XVI<sup>e</sup> siècle, né à Mouriès en 1522, latiniste et helléniste distingué, s'est retrouvé très jeune à Paris, à la cour de François Ier, traitant de pair avec les plus grands érudits de l'époque, suivant les leçons de maîtres prestigieux comme Turnèbe, Lazare Baïf, Brasavole, fréquentant les Turcs de la suite de Barberousse et les fastes de la cour des Valois, ainsi que ceux de la duchesse de Ferrare, Renée de France ; sa mère, Anne de Forbin est la fille de Palamède de Forbin-Solliès, lieutenant du roi en Provence, illustre famille de Gardanne. Quiqueran, appuyé par ses protecteurs, tels le cardinal de Tournon, « principal ministre » du roi, est en position de suivre à Paris les cours du Collège de France, fondé en 1530 par François Ier.

Il reçoit l'évêché de Senes en 1546 et meurt à Paris le 17 août 1550 d'une attaque d'apoplexie, sans avoir été sacré évêque, à l'âge de 28 ans, avant de voir son œuvre maîtresse imprimée. Il est inhumé dans l'église des Grands Augustins à Paris ; sa famille y fait construire un magnifique mausolée dont la décoration est confiée à deux célèbres sculpteurs, Jean Cousin et Jean Goujon. Ce mausolée a disparu.

Amoureux de sa terre d'origine, Il évoque avec beaucoup de précisions la géographie, le climat, la faune, la flore, la gastronomie, les coutumes, les légendes, l'histoire de sa « seconde patrie », tout en faisant preuve d'une subjectivité et d'un chauvinisme historiques dans les annales de l'écriture. Son témoignage est capital pour découvrir la Provence du XVI<sup>e</sup> siècle, celui de Ronsard et du Bellay...

## LE PLUS BEAU PAYS DU MONDE

« ... Notre Provence n'a rien à envier à l'Italie, la nature l'a comblée de ses largesses. Elle est très peuplée, riche en grains et en bétail, habitée de toutes les races d'oiseaux et de poissons, plantureuse en vins et en huiles excellentes [...] parfumée de simples et d'herbes odorantes utiles à la médecine, fertile en fruits parfaitement bons et délicats. Elle ne souffre jamais les affreuses gelées, ni l'aridité de l'été.

Au contraire, sous un ciel si doux et aimable, elle jouit d'un climat plus tempéré qu'aucune autre contrée qui soit au monde... » p.29-30

## SAINTE MARIE-MADELEINE EN PROVENCE

« N'y a-t-il personne, je vous prie, qui n'ait ouï parler de Marie-Madeleine qui inspira autant de dégoût pour la multitude de ses péchés qu'elle acquit de Elles firent élection de la Provence pour y demeurer tout le temps de leur vie, l'ensemencer des célestes fruits de la piété, sainteté ensuite par sa pénitence ?

Quel est le chrétien qui ne connaît l'amour tout particulier que Jésus-Christ, notre Dieu, lui porta ?

Le plaisir qu'il avait à entendre parler de ses actions vertueuses ? ... Ce furent Marie-Madeleine avec Marthe, sa sœur, Lazare, son frère, Maximin, l'un des disciples, et d'autres encore que les Juifs... mirent dans un vieux vaisseau, carié, vermoulu, entrouvert, faisant eau de toutes parts, sans voiles, sans aviron, sans gouvernail, et abandonnèrent à l'aveugle élément de la mer. [...]

Elles firent élection de la Provence pour y demeurer tout le temps de leur vie, l'ensemencer des célestes fruits de la piété, de la connaissance et du culte du vrai Dieu et l'affranchir des carnages et misères causés par des animaux monstrueux. [...] Madeleine, douée d'un parler plus doux et coulant que le miel, après avoir fait plusieurs miracles, gagna en premier les Marseillais à la cause de Notre-Seigneur.

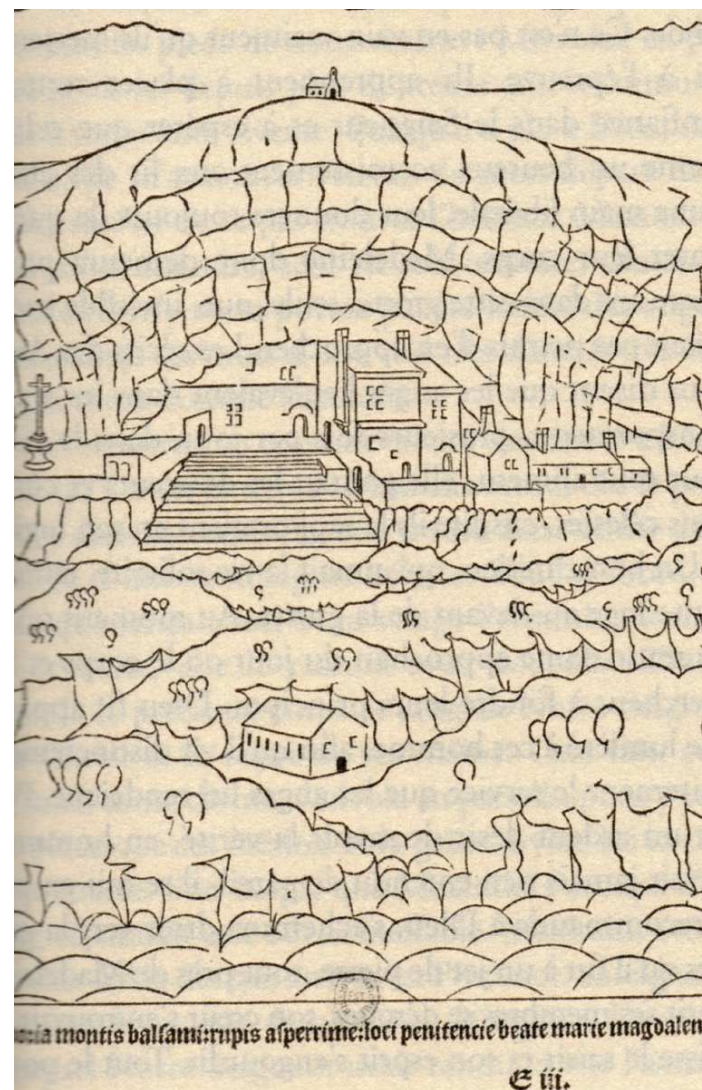
Ensuite elle porta la lumière de la foi au reste de la Provence avant de retourner à Marseille et d'y nommer évêque son frère Lazare.

Puis, comme elle aspirait à une vie plus céleste, ne s'intéressait à rien d'autre, sinon à ces sublimes intelligences et recherchait la solitude, elle se retira dans une grotte très vaste, qu'on aurait pu croire déjà préparée par les anges pour loger cette sainte dame.

L'endroit était solitaire, sans eau ni herbe, on ne pouvait y élever aucune espèce d'animaux, l'ait même n'y était pas sain car un rocher très dur et humide encerclait les lieux. Telle est la confiance des chrétiens qui s'abandonnent à Dieu, telle est l'allégresse de leurs âmes !

Madeleine, donc, demeura pendant trente ans dans cette grotte, seule, nue, invisible à tous. Il n'était pas permis d'en approcher. Les récits des Anciens nous disent que les anges l'enlevaient dans les airs et la transportaient, plusieurs fois par jour, dans le ciel où, pour tout aliment, elle goûtait les douceurs et consolations célestes, ensuite ils la rapportaient en son logis.

Un bon chrétien qui aimait la vie solitaire, édifia une petite loge au-devant de la grotte... Dieu fit apparaître une lumière à cet homme... il se mit en prière, se recommanda à Dieu, s'achemina droit vers la grotte. [...] Il entendit alors une voix qui disait :



Vue de la Sainte Baume avec l'ermitage de sainte Marie-Madeleine.  
In Jean Pèlerin, dit Viator, *De artificiali perspectiva*, Paris, 1505.

« Approche sans crainte... Puisqu'il a plu à Dieu, dans sa grâce, de m'annoncer l'heure de mon départ de ce monde, va-t-en de ce pas trouver l'heureux Maximin, et dis-lui de m'attendre, seul en son oratoire, dimanche prochain. Il m'y verra, portée par les mains des anges. »  
Il s'en retourna en courant et vint annoncer à Maximin ce qu'il avait entendu. Maximin entra, dès le point du jour, dans son oratoire, et y trouva cette sainte dame entourée d'une compagnie céleste. Tout d'abord, les éclairs que lançaient son beau visage l'étonnèrent mais, tout de suite, elle le rassura avec douceur. Elle lui demanda le précieux corps et sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le reçut de ses mains. Cela fait, cette belle âme, toute divine, s'envola au paradis, pour y jouir de la place que ses mérites et la grâce divine lui avaient déjà préparée. Son corps, que Maximin s'occupa d'ensevelir, répandait une odeur ineffable.  
Maximin, évêque de la ville d'Aix dès son arrivée en Provence, enseignait le salut, avec beaucoup de succès et de sagesse... Peu de temps après cet épisode, Maximin s'endormit, pour l'éternité, d'un sommeil paisible.

## **LA MÉDECINE**

Les médicaments sont-ils trop chers ?

« Les pauvres gens ne sont-ils pas, tous les jours, privés de drogues et de remèdes ? En vérité, ils ne marchent pas dessus. Portant, à la moindre fièvre, ils n'ont de cesse qu'ils ne recourent à un médecin qui, en grommelant quelques paroles de l'autre monde, sous prétexte de les purger de leurs humeurs malignes et plus souvent des bonnes, ne manquent jamais de leur saigner et purifier courageusement la bourse. Cela ne vous prouve-t-il pas l'insigne méchanceté des médecins ?

Mais vous pensez sans doute que la nature est imparfaite dans de nombreux domaines et que la condition des hommes est d'autant plus fragile et misérable. Il serait bon de savoir si le prix élevé des remèdes est seul responsable de la ruine des malades que nous visitons. Si les Arabes ne nous permettent pas, pendant longtemps encore, de prendre pied dans leur pays, faudra-t-il accepter que tous nos malades sautent le pas, tandis que les leurs jouiraient longuement d'une santé exempte de toute maladie.

Même, si je dois l'avouer, les drogues étrangères ont une action plus rapide, sont meilleures et plus efficaces, il faut, malgré tout, accuser en premier l'ignorance des médecins plutôt que l'imperfection ou l'impuissance de la nature. » p.205

(NOTE : Quiqueran connaissait parfaitement les oeuvres de Platon et d'Aristote mais aussi celles des grands penseurs Arabes, dont Avicenne, 980-1037 : ce dernier, médecin à 16 ans, avait condensé son expérience médicale dans un livre appelé Canon d'Avicenne... qui fut longtemps la base des études médicales en Orient et en Occident. La science d'Avicenne repose sur la théorie humorale d'Hippocrate. Ses œuvres philosophiques témoignent d'une inspiration aristotélicienne voire néo-platonicienne.)

## **LES QUALITÉS D'UNE BELLE ÂME : LE COURAGE**

L'Empereur Charles-Quint en Provence

« Les belles troupes de l'empereur Charles-Quint, si bien étrillées par nos Provençaux, fourniront d'assez amples, riches et magnifiques preuves du haut courage de notre nation. Tout le monde sait que seule la valeur des Provençaux vint à bout de l'armée de l'empereur, qui pillait tout sur son passage et mettait le feu partout...

Le roi François qui régnait alors, en prince doué de rares vertus et connaissant les détours variés de l'histoire, ne négligea, prudemment, aucun détail. En vérité, je ne sais si autant de piété, de justice, d'intégrité de mœurs, de magnanimité, se retrouveront un jour, à nouveau réunies, de façon aussi sublime, en un seul prince. [...] les Provençaux n'eurent pas le cœur assez ferme pour rester immobiles devant le pillage de leurs propriétés, l'incendie de leurs granges et la mort de ce qu'ils avaient de plus cher. Tous, sans exception, prennent les armes et se mettent en campagne, lavant dans le sang de l'ennemi la rouille que leur épée avait contractée à force de chômer au râtelier.

La fortune favorisa ce courage animé d'une juste douleur, de telle sorte qu'on vit plusieurs fois une petite poignée de paysans, armés à la légère, tailler en pièces des compagnies entières et bien équipées.

[...] A mon sens, dans cette affaire, on observe le plus grand mal qu'engendre la passivité des hommes. En effet, quand les princes, mus tout au plus d'une colère d'enfant ou d'une pure bizarrerie s'étrillent et entrent en guerre les uns contre les autres, le pauvre peuple, qui n'en peut mais, est contraint d'exposer sa vie et d'affronter, en première ligne, les dangers et les malheurs.» p.273

(NOTE / En 1535, à la mort du duc de Milan François II Sforza, François I<sup>er</sup> revendique l'héritage du duché. Au début de 1536, 40 000 soldats français envahissent le duché de Savoie, allié de Charles Quint. En juin, Charles Quint riposte et envahit la Provence mais se heurte à la défense du connétable Anne de Montmorency. Grâce à l'intercession du pape Paul III, élu en 1534 et partisan d'une réconciliation entre les deux souverains, le roi et l'empereur signent en 1538 à Nice une trêve de deux ans et promettent de s'unir face au "danger protestant" / Source : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Charles\\_Quint](http://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Quint) )

## PIERRE DE QUIQUERAN DE BEAUJEU

Pierre de Quiqueran de Beaujeu (Mouriès, 1522 - Paris, 1550), membre d'une des plus anciennes et illustres familles de la noblesse arlésienne et provençale, évêque de Senez (1546-1550) et écrivain provençal. Issu de la branche aînée de la maison des Quiqueran, barons de Beaujeu, Pierre naît à Joyeuse Garde, une des propriétés familiales située à Mouriès, le 29 avril 1522, d'Antoine, baron de Beaujeu (fils aîné de Gaucher Ier et de Louise de Castellane), maître d'hôtel ordinaire de François Ier, consul de la ville d'Arles en 1512, 1518 et 1527, et d'Anne de Forbin (fille de Louis, seigneur du Luc & de Solliers et de Marguerite de Grimaldi-Beuil). Pierre a un frère aîné, Gaucher II, baron de Beaujeu, seigneur de Vaquières, Montroux et Ventabren, marié en 1542 à Catherine d'Oraison dont il a un seul fils, mort en bas-âge, ce qui met fin à la branche aînée des Quiqueran de Beaujeu ; et deux sœurs, Jeanne et Marguerite.

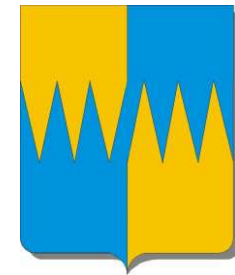
À huit ans, à la mort de son père, sa mère l'envoie à Paris auprès de puissants protecteurs, pour entrer à leur service comme page. Il y reçoit l'enseignement des grands maîtres humanistes de la Renaissance : Turnèbe, Lazare Baïf, Denis Lambin et Guillaume Morel. Après avoir étudié la Rhétorique, il voyage en Italie, et, à son retour, s'intéresse aux mathématiques, à la poésie, la botanique et aux Belles-lettres. Il vit dans la suite du cardinal de Tournon et des Du Bellay. Il fréquente ainsi la cour des rois de France, d'abord auprès de François Ier puis d'Henri II.

En 1546, à l'âge de vingt-quatre ans, il reçoit l'évêché de Senez, étant de fait le premier évêque nommé par un roi de France, à la suite de la signature du concordat de Bologne entre le pape Léon X et François Ier.

Il meurt à Paris le 17 août 1550 d'une attaque d'apoplexie, sans avoir été sacré évêque, à l'âge de 28 ans. Il est inhumé dans l'église des Grands Augustins à Paris ; sa famille y fait construire un magnifique mausolée dont la décoration est confiée à deux célèbres sculpteurs, Jean Cousin et Jean Goujon. Ce mausolée a disparu. Il est connu pour son œuvre littéraire écrite en latin dont l'essentiel ne fut publié qu'après sa mort.

On lui doit notamment : un poème sur le passage d'Hannibal en Gaule aux bords du Rhône, près de la ville d'Arles : *De adventu Annibalis in adversam ripam Arelatensis agri hexametri centum*, écrit vers 13 - 17 ans, imprimé à Paris in folio en 1539, réimprimé à Lyon après sa mort, et surtout un magnifique éloge de sa Patrie, curieux ouvrage sur la Provence et le Pays d'Arles du XVI<sup>e</sup> siècle : *Petri Quiquerani Bellojocani, episcopi Senecensis de laudibus Provinciae, libre tres*, trois volumes écrits entre 1546 & 1550, imprimés à Paris in-quarto en 1551, où il évoque à la fois la géographie, le climat, la faune, la flore, la gastronomie, les us et coutumes et l'histoire d'une région chère à son cœur et dans un desquels on trouve la plus ancienne mention de la race bovine camarguaise.

Source : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre\\_de\\_Quiqueran\\_de\\_Beaujeu](https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_de_Quiqueran_de_Beaujeu)



*Blason des Quiqueran de Beaujeu*  
Source : <http://jean.gallian.free.fr/comm2/q/quiqueran.html>



*Hôtel des Quiqueran de Beaujeu*  
Façade Sud et portail. Source : [www.patrimoine.ville-arles.fr/](http://www.patrimoine.ville-arles.fr/)

